

**CLAUDE-EDMONDE
MAGNY**

**LETTRE
SUR LE POUVOIR
D'ÉCRIRE**

PRÉFACE DE JORGE SEMPRÚN

CLIMATS

**« Nul ne peut écrire
s'il n'a le cœur pur,
s'il n'est assez dépris de soi. »**

CLIMATS

CLAUDE-EDMONDE MAGNY

LETTRE SUR LE POUVOIR D'ÉCRIRE

En février 1943, Claude-Edmonde Magny écrit cette *Lettre sur le pouvoir d'écrire* à Jorge Semprún. Dans son « homélie » adressée au « jeune poète », elle explique avec force en quoi consiste le pouvoir d'écrire : « Écrire est une action grave, qui ne laisse pas indemne celui qui la pratique. Une fois engagé dans cette voie, il n'est pas de retour en arrière qui soit possible – pas plus d'ailleurs que lorsqu'on est engagé dans un progrès spirituel quelconque. » Elle conclut : « Mon cher Jorge, je ne saurais trop vous conseiller de réfléchir avant de vous consacrer tout entier à un exercice si vain, si dangereux, et qui mesure si implacablement le degré de réalité spirituelle auquel il a été donné à l'homme de parvenir. »

Jorge Semprún ne lira cette lettre que deux ans plus tard, en 1945, à son retour de Buchenwald. Elle l'accompagnera sa vie durant.

Claude-Edmonde Magny (1913-1966), agrégée de philosophie et spécialiste du roman américain, a laissé une œuvre critique importante. Membre du groupe Esprit et résistante, elle participa à la fondation des éditions du Seuil. Sa *Lettre* a été publiée chez Seghers en 1947.

Lettre sur le pouvoir d'écrire

Claude-Edmonde Magny

Lettre sur le pouvoir
d'écrire

Préface de Jorge Semprún

CLIMATS

Dans la même série

Christopher Lasch, *Culture de masse ou culture populaire ?*

Jean Claude Michéa, *Les Intellectuels, le peuple et le ballon rond*

© Climats, un département
des éditions Flammarion, 2012.

ISBN : 978-2-0812-8220-9

PRÉFACE

La *Lettre sur le pouvoir d'écrire* que Claude-Edmonde Magny a écrite à mon intention est datée de février 1943. Chaque fois que je l'ai relue, j'y ai trouvé effectivement la réalité concrète, la densité spirituelle aussi, de nos conversations de cette année-là.

J'ai connu Claude-Edmonde Magny en 1939, au moment de mon arrivée en France, après la défaite de la République espagnole. C'était à Jouy-en-Josas, au cours d'un congrès du mouvement Esprit, si je me souviens bien. En tout cas, lors d'un événement ou d'une réunion de cette période-là, se rapportant aux activités d'Esprit.

Lettre sur le pouvoir d'écrire

Mon père avait été le correspondant général en Espagne du groupe et de la revue d'Emmanuel Mounier. Il avait assisté à ce congrès de Jouy-en-Josas, et m'avait amené avec lui. J'avais quinze ans, j'étais interne au Lycée Henri IV, l'exil commençait. La langue française devenait ma seconde patrie, un lieu d'asile du moins.

J'avais sagement suivi la discussion au congrès d'Esprit. L'ombre de la guerre mondiale, désormais non seulement inévitable mais proche, se profilait sur tous les débats. Je me souviens fort bien de l'impression que me firent les interventions de Luccioni, de Landsberg, de Soutou. Je me souviens que la femme de Paul-Louis Landsberg était blonde et séduisante, qu'elle conduisait une décapotable.

C'est là, si je me souviens bien, que j'ai rencontré pour la première fois Claude-Edmonde Magny. C'est d'ailleurs à ce moment qu'elle a commencé à utiliser ce

Préface

nom, qui était un pseudonyme, pour signer ses articles et ses essais. Elle était agrégée de philosophie, enseignait en province. À Rennes, pendant la drôle de guerre. Elle n'était revenue à Paris que vers 1941, date à partir de laquelle nous nous sommes rencontrés régulièrement.

Mais si la *Lettre sur le pouvoir d'écrire* m'a été écrite en 1943, je ne l'ai lue que deux ans plus tard. C'est Claude-Edmonde elle-même qui me l'a lue, un jour d'août 1945. Je pourrais dire lequel avec certitude : le lendemain, la première bombe atomique explosait sur Hiroshima. Ce jour d'août, la veille d'Hiroshima, j'avais sonné à la porte de Claude-Edmonde Magny, rue Schœlcher, très tôt le matin. Je savais qu'elle s'installait à sa table de travail dès l'aube. Elle corrigeait les dernières épreuves d'un livre qui allait paraître quelques semaines plus tard, *Les Sandales d'Empédocle*. Nous en avons parlé souvent, depuis que j'étais revenu de Buchenwald, trois mois plus tôt. Car

Lettre sur le pouvoir d'écrire

le livre reprenait, magistralement à mon avis, bon nombre de thèmes et de réflexions qu'elle m'avait fait partager, les années précédentes, et qui se trouvent également à l'arrière-plan de sa *Lettre sur le pouvoir d'écrire*.

Claude-Edmonde Magny m'a donc lu sa lettre – celle-ci n'avait pas encore de titre ; elle ne l'a eu que pour sa première publication, en 1947, chez Seghers – un petit matin d'août, la veille d'Hiroshima. Pourquoi ce jour-là précisément ?

Depuis mon retour de Buchenwald, j'étais pris dans l'immobile vertige de deux besoins ou désirs contraignants mais contradictoires. Le désir de vivre ou de revivre, donc d'oublier. Le désir d'écrire, d'élaborer et de transcender l'expérience du camp par l'écriture, donc de me souvenir, de revivre sans cesse par la mémoire, l'expérience de la mort. Dans cette situation, il m'arrivait de connaître des moments de bonheur : le goût violent de la vie retrouvée ne semblait pas

Préface

m'interdire l'exercice de mémoire pour les besoins de l'écriture. D'autres moments étaient d'abominable détresse : l'écriture m'enfermait dans l'univers de la mort, m'y étouffait irrémédiablement.

Le jour que j'évoque ici, la veille d'Hiroshima, j'ai sonné à la porte de Claude-Edmonde Magny, rue Schœlcher, à six heures du matin, après une nuit blanche de cauchemar angoissé. Elle m'a accueilli, m'a offert du café très fort (du vrai café, s'entend : un tour de force en 1945) et nous avons parlé. C'est dans le contexte de cette conversation qu'elle m'a lu sa lettre.

Deux ans plus tard, je reçus un exemplaire de l'édition originale, tirée à 300 exemplaires sur vélin Lafuma (le mien porte le numéro 130). Depuis lors, le petit volume de la *Lettre sur le pouvoir d'écrire* ne m'a quasiment plus quitté. Je l'ai emporté avec moi dans toutes les circonstances de ma vie, y compris les voyages clandestins.

Lettre sur le pouvoir d'écrire

En 1947, lorsque la première édition de ce texte a paru, je ne rencontrais plus Claude-Edmonde Magny avec la régularité d'autrefois. De ma part, l'une des raisons – sans doute obscure, non explicitée à moi-même – de cette distanciation tient au fait que j'avais alors abandonné le projet d'écrire. Dès 1946, à Ascona, dans le Tessin, j'avais abandonné le livre que je tentais d'écrire sur mon expérience de Buchenwald. Il m'avait fallu m'y décider pour survivre, littéralement. Il me fallait choisir entre l'écriture et la vie, j'ai choisi cette dernière. J'ai choisi une longue cure d'aphasie, d'amnésie délibérée, pour revivre. Ou pour survivre. J'ai choisi du même coup l'illusion d'un avenir, par le moyen de l'engagement politique, puisque l'engagement dans l'écriture me ramenait à l'enfermement de la mémoire et de la mort.

C'est dans ce travail de retour à la vie, de deuil de l'écriture, que je me suis

Préface

éloigné, c'est facile à comprendre, de Claude-Edmonde Magny. Sa *Lettre sur le pouvoir d'écrire*, qui m'accompagnait partout, était le seul lien, indirect, énigmatique, fragile, avec celui que j'aurais pu être : un écrivain. Avec moi-même, en somme, la part de moi la plus authentique, bien que frustrée.

Je n'en dirai pas plus, ici et pour l'heure. Tout un livre – une bonne partie d'un prochain livre, du moins – est consacré à ce dialogue avec Claude-Edmonde Magny, par le truchement de cette *Lettre sur le pouvoir d'écrire* qu'elle m'adressa, par l'élucidation des circonstances où nous en parlâmes, après qu'elle me l'eut lue, la veille de la destruction d'Hiroshima.

Un mot pourtant, en attendant. Un mot pour rappeler une phrase de Claude-Edmonde Magny dont les effets sont décisifs sur mon travail d'écrivain. « Nul ne peut écrire » a-t-elle dit, « s'il n'a le

Lettre sur le pouvoir d'écrire

cœur pur, c'est-à-dire s'il n'est assez
dépris de soi... ».

Je m'y efforce.

Jorge SEMPRÚN
Septembre 1993

Mon cher Jorge,

Votre ami Juan prétendait aimer, jadis, ce qu'il appelait mes « homélies » ; et ce que vous m'écrivez des scrupules qui vous sont venus récemment sur votre vocation littéraire me donne envie de vous en adresser une... Moi aussi, je me suis bien souvent demandé quelles justifications fournir de cette foi que je garde en la valeur du Livre, quelles racines elle pouvait bien avoir qui la fassent si tenace ; au point que lorsque des amis dont je sais pourtant combien leur vie intérieure peut exister sans l'écriture me font l'aveu de leur paresse, quelque chose en moi se désole sourdement ; pour ne se rassurer que devant les preuves matérielles de leur activité. Il est de mode

Lettre sur le pouvoir d'écrire

actuellement parmi les littérateurs de mépriser l'acte d'écrire, de soupirer vers l'instant où l'on sera, enfin, par-delà les mots. Et chacun sait maintenant que, pas plus que l'amour n'a pour fin la procréation, ce qui importe ici ce n'est pas le poème, piètre résultat, d'ailleurs indifférent mais seulement l'expérience intérieure qui l'a engendré, et que les gens les plus forts sont ceux qui se taisent. Tacitement réprouvée par Rimbaud et par M. Teste, l'écriture rougit de sa matérialité, de son ostentation, de son impudeur, elle n'a de cesse qu'elle n'ait regagné – sans s'être fait trop remarquer – le néant d'où elle n'aurait jamais dû sortir. Le vieux *canular* symboliste de Villiers et de Gourmont – vous savez bien, la partition pour triangle (ou pour chapeau chinois ?) faite de trois silences, et qui brise le cœur au vieux musicien des *Contes Cruels*, ou le mythe de « M. Th. », l'homme de génie qui n'écrit rien et préfigure M. Teste jusque dans ses initiales

Lettre sur le pouvoir d'écrire

– cette farce de café montée par les habitués de la « Nouvelle Athènes » a mis cinquante ans à se faire prendre au sérieux, mais il faut convenir que sa réussite est entière. Vous étonnez-vous beaucoup si l'individu contrariant que je suis n'est pas d'accord ?

Mais la question de la valeur en soi de la littérature ne se confond pas avec celle de sa possibilité pour une personne particulière. Écrire est la meilleure façon que j'aie trouvée ici d'intégrer une certaine expérience, de me « l'ajouter » véritablement, dirait M. Teste, de faire qu'elle soit aussi totalement à ma disposition, tout entière convertie en aptitude, comme la nage ou la locomotion. Il ne s'ensuit nullement que ceci soit valable aussi pour vous.

Vous rappelez-vous ce soir pluvieux de printemps où vous êtes rentré chez moi en me déclarant que jamais vous ne pourriez écrire « votre » *Recherche du Temps perdu* ? Vous aviez marché longtemps

Lettre sur le pouvoir d'écrire

dans des rues désolées, assailli par toutes les déceptions mesquines de la journée, et vous aviez été de nouveau repris par la vieille angoisse mal oubliée de la première adolescence quand vous déambuliez tristement dans une ville étrangère, regrettant presque l'internat du lycée dont les murs, au moins, étaient familiers, et sans autre avenir à votre journée que la pensée d'y retourner le soir. Et je ne pouvais que sympathiser, moi qui autant que vous suis lâche et incapable de remâcher volontairement, fût-ce pour m'en délivrer, les souffrances du passé. Mais lorsque le lendemain, vous évoquiez votre enfance et le palais de Tolède, sa lourde porte et les *coplas* que chantent les *serenos* le soir, j'aurais dû vous dire que les aubépines de Combray et l'amour malheureux pour Gilberte n'étaient pas séparables, qu'on ne pouvait faire un tri dans le passé pour le transfigurer, et que la gymnastique spirituelle par laquelle on devient capable d'éterniser les premières

Lettre sur le pouvoir d'écrire

est la même qui a permis de revivre l'autre. Quand nous lisons *Malte Laurids*, nous avons l'impression que c'est tout simple et tout naturel à écrire, que Rilke n'a eu qu'à y verser telles quelles les angoisses qu'il avait éprouvées à se promener dans les rues de Paris. Mais nous oublions quel effort intérieur il lui a fallu pour arracher cette angoisse qui lui collait à la chair, la projeter hors de lui, et pouvoir enfin étaler au grand jour sa détresse parce qu'il l'avait mise tout entière dans les choses, dans l'odeur de frites, d'iodoforme et d'angoisse qui suinte de la rue du Val-de-Grâce, en l'ayant objectivée et comme matérialisée (mais ainsi séparée de lui) dans les taudis éventrés aux papiers peints pendants de la rue de Seine. Keats parle dans un de ses poèmes de « l'aveugle purgatoire », fait de la contemplation impuissante de toute la souffrance qui est au monde, géhenne qu'il faut traverser pour devenir vraiment poète – pouvoir écrire *l'Ode à Psyché* ou

Lettre sur le pouvoir d'écrire

celle À *une urne grecque*. Les étapes de l'expérience mystique sont maintenant familières à tous ceux qui « s'intéressent à la vie spirituelle » comme on dit ; avec les lettres de Keats, celles de Rilke, les bribes de confidences échappées à votre ami Jean-Arthur, on pourrait de même jalonner le dur et différent itinéraire, la *Salita del Carmel* qui a conduit chacun d'eux à la création poétique, et qu'on ne peut feindre d'avoir parcouru.

Vous vous êtes demandé ce qui manquait à ces extraordinaires petits pastiches de Mallarmé (un Mallarmé qui aurait lu Proust et adopté la prosodie d'Aragon) que l'an dernier vous fabriquez en trois heures et qui chaque fois m'éblouissaient. Il leur manquait simplement d'avoir été écrits par vous. De vous exprimer, si superficiellement que ce soit. De se rattacher en quelque façon à ce qu'il y a d'essentiel en vous, à cette chose que vous voulez plus que tout – mais dont vous ne savez pas encore quelle elle est.

N° d'édition : L.01EHBN000544.N001
Dépôt légal : août 2012